

**ARTUR SILVESTRI**

# **PERPETUUM MOBILE**

**Pièces impromptues pour  
violoncelle et hautbois**

 **KOGAÏON**  
EDITIONS

**2006**

## KOGAÏON EDITIONS, 2006

Division de **CASA GROUP OF COMPANIES**

ISBN: 973-87742-2-5

Rue. Școala Herăstrău, no.62, code - 014153

Bucarest, Roumanie

Tel/fax: 0040-21-317.01.14

e-mail: [kogaion.editions@gmail.com](mailto:kogaion.editions@gmail.com)

*J'ai eu l'idée de reproduire sur la couverture de ce livre une toile bizarre, particulièrement troublante de **Gérard Carta**, un artiste contemporain admirable. Le nom de l'oeuvre est «**La Faiseuse de temps**» et je l'ai choisie parce qu'elle me semble la plus appropriée. J'ai fait cela avec l'accord du professeur **François Almaleh**, un ésotériste fameux, qui s'occupe de l'oeuvre de ce peintre extraordinaire. Je les en remercie ici, tous les deux, ainsi que pour les reproductions qui accompagnent certaines des proses de ce livre inhabituel.*

La conception de cette édition appartient à l'auteur.

Couverture: **architecte Mugur Kreiss**

Rédaction technique: **Gabriela Chircea**

Impression: **S.C. Tipogrup SRL**

Achévé d'imprimer: 2006, Roumanie

## «UN RIVAGE QUI NE FIGURE SUR AUCUNE CARTE»

*«Perpetuum mobile» est le livre que j'ai eu l'idée de publier au début octobre 2005. Il n'a jamais figuré sur aucun plan d'édition rédigé à l'avance, parce que je n'ai jamais imaginé qu'il existerait. C'est un livre écrit au mois de septembre, en quelques après-midi ensoleillées, sur une plage de la Mer Noire, là où l'Europe jette un regard pensif sur l'Asie. Sans donc savoir qu'il me sera encore donné d'écrire un livre, je regardais les flots sans fin se dessiner comme un mystère du temps tournant, mystère que je ne saurais percer, quels efforts que je fasse. Il y eut d'abord quelques propositions marquées sur un cahier, comme je le fais chaque fois que j'ai quelques instants libres de toute obligation immédiate et pressante. Cela commençait à s'organiser et devait bien avoir un sens qui m'échappait; jusqu'à ce que je comprenne qu'il y avait désormais là aussi **un ton, issu de ces agencements de mots**, une sorte de musique intérieure, qui se faisait toute seule, comme extérieure à ma personne, mais que j'écoutais venant de l'intérieur. Lorsque j'ai compris qu'il existait **un fleuve souterrain** que j'avais deviné de ma main, comme avec la baguette de coudrier d'un sorcier, je fus pris par une sorte de fièvre et une espèce d'étonnement.; j'étais dans la position du navigateur solitaire qui aperçoit au loin une rive, absente de toutes les cartes.*

*Tout en avançant, sans pour autant croire que je faisais autre chose que des exercices de cabinet, devant servir une fois, peut-être jamais, j'ai remarqué qu'il y avait dans toutes ces propositions sommairement réunies en un tout indéfini, quelques contenus obsédants. C'était donc **un livre**, une construction guère due au hasard, assemblée – sous la forme que j'arrivais à peine à soupçonner, – selon certains rapprochements des pensées, des mots et des idées. Je ne savais même pas quel serait son nom et je ne saisis que sur le tard, lorsqu' il avait déjà presque un visage, la première parcelle de son nom. Curieusement, cela me vint directement en français, sous la forme d'une sorte de hiéroglyphe. On aurait pu l'appeler ainsi: **«Pièces improvisées pour violon et hautbois»**. En écoutant cette*

formule, surgie dans ma tête sans raison, je compris que, si bizarre qu'il puisse paraître, il y avait finalement une raison pour donner à cet agencement de mots son sens final. C'était vraiment des improvisations, dans lesquelles coulait une mélodie triste, indéfinie, de violon et hautbois. Maintenant que la poussée absurde **ayant délivré ce petit livre de ce qui le contenait, dans un monde hypothétique peut-être**, je ne comprends toujours pas comment cette musique est née pour faire apparaître le terrain vague d'entre les mots. Son titre, je l'ai trouvé un peu plus tard, une semaine plus tard peut-être, lorsqu'il n'y avait plus rien à ajouter, sauf peut-être encore un petit hiéroglyphe susceptible de tout porter vers une couche encore moins contingente. Je n'ai pas d'explication pour l'origine de cet assemblage de mots. Il m'est venu au moment où je cherchais une illustration pour la couverture et lorsque, en me souvenant des toiles inhabituelles de Gérard Carta (que m'avait présentées l'ésotériste François Almaleh, sorte d'apôtre de «l'étrange», habitant la France mystérieuse). Parmi une dizaine de toiles, j'en ai trouvé une, qui me semblait presque tirée de ma matière originare. Son titre était «La Faiseuse du Temps» et c'est d'ailleurs cette illustration qui pose sa marque sur l'aspect extérieur du livre achevé. C'était comme si on déchiffrait les pensées dans ce langage secret, comme un éternel retour aux choses qui naissent pour disparaître en renaissant; comme le **sceau d'un anneau** qui servait naguère à authentifier en l'appuyant sur la cire rouge – la source d'un ordre et la durée de cet ordre dans le temps, puisqu'il avait été communiqué et qu'il était connu.

Cette formulation de sens comprimés m'a semblé devoir finalement peser dans la balance et de ce fait j'ai ajouté à certaines de ces compositions une illustration qui, sans les expliquer, les complète. Je les nomme «compositions», car je ne sais pas vraiment ce qu'elles sont. Ce pourrait être des proses (et vues d'en haut, c'est ce qu'elles semblent être) ou une sorte de «récits» ou contes. Mais que raconte-t-on là, s'il s'agissait de tout voir à l'aune de l'épique pure, selon laquelle pour avoir un «récit» il faut des événements et des personnages qui finalement, n'existent pas?

Et pourtant, à bien y penser, il existe une sorte d'histoire. Une sorte d'épique des situations évanescences, à la limite du contingent

et une suite énigmatique d'épisodes spirituels, tout aussi peu explicables que les mouvements apparemment inintelligibles de la nature? Serait-ce **le message de l'âme à l'état naturel**? Ce pourrait bien être cela. Une âme qui, tout en existant ici, peut aussi être comprise ailleurs, dans le monde entier, n'importe où fonctionne cet **alphabet étrange** qui permet la communication de l'homme avec toute combinaison vivante. Voilà pourquoi j'ai ajouté, afin de confirmer cette hypothèse et même la renforcer; – quelques mots concernant ce que j'écris: **les paroles des autres**. Je les ai placés à la fin et j'ai finalement choisi ce qui m'a semblé adéquat. Car Jean François Samlong et Patrick Cintas sont des gens qui écrivent au bord de l'eau, là où le Temps dévoile son grand mystère de la fin sans commencement. Ils auront sans doute compris un jour comme moi l'âme naturelle qui nous définit, comme une sorte d'intelligence.

Arrivé là, j'ai compris que pour moi le livre était clos. Il avait tout pour exister et il ne restait à faire que le geste fondamental de l'impression, pour qu'il acquière son aspect définitif en naissant. Avant de faire le pas, je l'ai cependant laissé en attente pendant quelques jours, comme si j'avais oublié son existence; en fait, je réfléchissais au sens de son existence et de son impression. Comme souvent, je ne l'ai fait lire à personne, car j'ai toujours pensé en moi-même, que le sort d'un ouvrage, quel qu'il soit, est entre les mains de celui qui l'a inspiré. Mais, j'ai vite compris que je n'avais nulle raison de le laisser dans **les limbes de la littérature indéfinie** et qu'il me faudra bien l'imprimer. Ce qui m'a poussé vers une telle conclusion, c'est le mystère même de sa rédaction: il était venu au monde sans être annoncé, comme si sa composition n'était pas une accumulation, mais le résultat d'un **ordre**; il avait été écrit comme par miracle, sans que je puisse aucunement calculer **ses proportions et son principe d'existence**. C'était la suite de «**Apocalypsis cum figuris**», mais c'était un livre tardif, un livre de vieillesse et, peut-être de sagesse, nullement un livre résigné. Tout ce que j'avais espéré apprendre par révélation, miracle ou compréhension rapide, s'était avéré impossible; restait, ce que j'entrevois maintenant: le sens impénétrable du monde, traduit par le Temps impitoyable et l'éternelle répétition, que nous ne faisons que traverser, une fraction de seconde.

*Ce n'est qu'en relisant le tout, en jardinier soucieux de ce qui lui incombe, que j'y ai vu se constituer une certaine agrégation. Ces «**Pièces impromptues**» avaient tout de même quelque chose qui faisait leur unité, et qui les faisait tenir ensemble, dans une possible cohérence.*

*Tout d'abord, elles témoignaient d'une certaine perception du temps, en tant qu'Élément principal définissant tout ce qui est vivant; tout commence et s'organise en fonction du moment où il est né d'un arrangement incompréhensible ou à un temps précis dans une infinité de mondes possibles. Serait-ce plus qu'une simple hypothèse? Et si on pouvait en comprendre le sens, si l'énigme qui nous entoure pouvait être tirée au clair? Ce genre de question n'a jamais été posée ici, dans une formulation aussi claire; mais l'idée même, selon laquelle tout se répète ou que dans des temps parallèles, tout peut être différent, bien qu'ayant la même apparence, cette idée là a peut-être déjà été évoquée parfois sans insister. Il existe ainsi, dans cette façon d'introduire **la clé de la compréhension**, une certaine anthropologie esquissée et peut-être même plus que cela. Car les répétitions sont en fait **des moules immuables**, des schémas universels et même des mécanismes incompréhensibles du monde où nous ne sommes, peut-être que des **occasions, une matière et des objets**.*

*Mais cette forme d'agnosticisme qui aurait pu exprimer en fait la philosophie de notre «ici» finit par se disperser. Car, l'essence du monde a beau être impénétrable, c'est le Verbe qui a le dernier mot, qui incorpore, purifie et extrait tout du palpable, pour l'emporter par delà le temps, dans les essences immortelles.*

*Vu de cette façon, de là-haut où tout acquiert ses véritables proportions, ce livre en est peut-être aussi un de l'Ecrivain, c'est-à-dire de l'énigme qui, en **unissant les choses d'ici-bas et de là-haut**, nous évite la mort définitive, celle qui fait peur.*

**Septembre 2005, Albena  
Hôtel Laguna Beach**

**Relu aujourd'hui, en ce 13 octobre 2005,  
15 ans après la rencontre de mon Ange Gardien.**

## „BELLE QUI TIENT MA VIE“

L'écrivain avait mieux installé ses feuilles de papier, son stylo, ses lunettes, après quoi il sortit de la pochette veston, un paquet de cigarettes et un briquet. Il les avait toujours dans cette veste qui ressemblait à une blouse de maçon; c'était ses outils à lui, pareils à l'équerre, à la nivelle à bulle ou au fil de plomb. Lui permettaient-ils de mesurer certaines choses de tout ce qui, – sans qu'il le sache, lorsqu'il commençait à écrire, – l'entourait de toutes parts? Il n'en savait rien, mais il attendait, chaque fois. Parfois son attente était brève, ou même inexistante. Les mots le suivaient à la traîne, ils l'avaient accompagné et ils attendaient impatiemment d'être couchés sur le papier, pour exister. D'autres fois, il attendait longtemps, tournant en rond, inquiet de les avoir, peut-être, perdus. Mais finalement, à un moment précis, les mots surgissaient sous les formes les plus diverses, recelant ou dévoilant des idées, des visages, parfois même une histoire. L'histoire de qui? C'était toujours son histoire à lui.

Le plus souvent, tout cela arrivait la nuit, sans qu'il eut jamais pu s'expliquer s'il s'agissait seulement d'une habitude ou d'un hasard. Il s'était parfois dit que c'était aussi parce que les **créatures qui lui parlaient**, les siennes, avaient quelque chose de lunaire, de secret, parfois de non naturel ou bien parce que ses histoires à lui ou celles qui le concernaient, étaient une sorte d'énigmes. Mais les idées alors? Les idées mêmes avaient en elles quelque chose d'hérétique, d'inconnu ou peut-être de mystique. Était-il donc un homme religieux? Qui sait, peut-être l'était-il ! Comme tout être vivant qui comprend en lui une parcelle de Celui qui a rendue possible son existence. Cela, il l'avait compris un beau jour, il n'y a pas très longtemps, car la chose lui avait été murmurée, pendant des années par une créature mystérieuse, vivant à ses côtés, qui avait commencé à lui parler à sa

façon peu claire, lui donnant des conseils sur tout cela et sur tout ce qui pouvait exister pour lui sur terre. C'étaient des pensées simples et claires, comme une eau limpide, jaillissant de sa source. Cet ange, car c'en était un, n'était plus là maintenant. Il le déplorait parfois et il y pensait toujours, sentant parfois que son immense bonté ne pouvait plus l'atteindre pour le protéger de cette façon indéfinie, qui était la sienne. Mais on ne pouvait pas écarter l'amertume; il ne lui restait que le papier et le stylo.

Il avait longuement regardé la mer, par-dessus la terrasse déserte qu'il avait choisie pour se reposer, boire son café l'après midi et écrire. Il avait aussi regardé par-dessus les files de parasols multicolores, par-dessus les bordures d'arbres inconnus, les plages de sable au bout desquelles, au loin, il lui semblait distinguer l'écume des flots qui se brisaient l'un contre l'autre, enlacés par le hasard.

Il devait y avoir là bas, dans cette direction incertaine, une bourgade étalée sur des terrasses, à propos de laquelle il lisait naguère, dans sa jeunesse. Il l'entrevoyait maintenant encore, elle existait, elle était toujours là. Il n'avait rien à imaginer. Il prit son stylo, rangea mieux sa pile de feuilles sous la main et il se mit à écrire: *«Cet après-midi là, clair et serein, celui qui se fut approché, par curiosité ou imprudence, du Palais d'Été, aurait aperçu un couple peu commun venant à pied, sur un sentier, du côté de la falaise. C'étaient un homme et une femme que les habitants n'avaient jamais rencontré. Ils marchaient d'un pas léger et calme, paisible peut-être. L'homme portait un complet clair et large en coton; ce devait être un avocat en vacances ou un professeur des grandes écoles de l'Occident, peut-être l'un et l'autre. Il aurait pu mettre un chapeau de paille, à large ruban, mais il ne l'avait pas emporté, ou simplement il n'en avait pas. Il tenait à la main un livre, pas trop volumineux, aux couvertures en carton gris. Personne n'aurait pu deviner le titre du livre, à par lui et elle. De son autre main, il lui tenait la main, à elle. La dame semblait descendre d'une toile de Renoir, avec son visage éclatant et ses grands yeux verts ou peut-être bleus, indéfinissables avec leur brillante d'eau inconnue. Elle portait une robe légère, en tissus fin,*

*apaisant et sur ses épaules une sorte de cape en velours bleu Prusse. Ils descendait lentement, faisant le tour sur Pavillon de thé, sur le sentier étroit, près de la petite tour qui semblait projetée en surplombe, près de l'échauguette. Il l'avait aidée à descendre, en lui offrant son bras et lui indiquant les points d'appui sur la balustrade en bois à main courante en torsade.*

*Ils étaient désormais au débarcadère, en plein soleil. La dame avait ouvert une ombrelle rose, en dentelle. Elle s'appuya à la barre métallique et elle regarda en bas, les profondeurs de la mer, puis la plage déserte, à galets, sur laquelle on avait étendu des filets bordés de cordes et quelques canots. Ils ne virent personne autour, même lorsqu'ils s'efforcèrent de distinguer au moins une silhouette, au loin, du côté des menues maisonnettes, peintes à la chaux, couvertes de tuiles rouges, presque asiatiques. La reine n'était pas au palais non plus. Ils se taisaient ensemble. Et ils regardaient le nuage fin, rêveur, étalé comme une écriture secrète, par-dessus leur tête, du côté du golfe où à cette heure là, il n'y avait personne. Heureuse, elle renversait légèrement sa tête en arrière. **«C'est comme dans un roman !»** dit-elle à voix basse presque en murmurant. **«Nous sommes dans un roman !»** lui répliqua-t-il serein, calme, presque rêveur. Et ils imaginèrent tous les deux, au même instant que, les jours de leur vie continuaient à couler, indéfiniment, froids, implacables, au bout de la plume de l'écrivain.*

## DEUS EX MACHINA

«*L'été brumeux*» était là, une saison qui n'existe que sur le Pont Gauche, au bord de la Mer Noire. Septembre y arrive avec de longues journées lumineuses, chaudes, et un air clément, mais triste, qui laisse déjà dans les narines l'odeur inquiétante de la végétation morte. Les flots y sont parfois tumultueux et étonnamment intenses, l'eau s'élève à un rythme de plus en plus visible, mais le vent semble absent. Du côté de la mer arrivent, poussés par des courants inconnus, des bouffées d'air suscitant quelques souvenirs incertains, peut-être une pourriture de plantes arrachées à leur habitat, ou une autre chose, que nous ne connaissons pas et ne pouvons même pas pénétrer de nos pensées, une chose symbolique et mystérieuse.

Sur l'étendue des plages toujours plus désertes, la mer se fraie un passage de plus en plus large, balayant de nouvelles surfaces, jamais atteintes jusque là. Derrière elle, là où le sable demeure mouillé et compact, tandis que l'écume arrive à peine à se disperser, avant d'être remplacée par une autre, venue au même rythme d'avirons inconnus – des méduses fumées, des algues vertes, pareilles à des mains en lambeaux, de petits buissons issus des plantations répandues par Celui qui tout sème, demeurent, un monde que nous aimerions connaître et voir, même si il échappe toujours à notre compréhension et demeure introuvable. Ce monde proche, mais inconnu; l'un des multiples mondes parallèles, qui vivent à **une autre époque** ou plutôt **à un autre rythme** et dans une **perception différente du temps, un monde aux moules différents**, qui peut être confus ou maudit.

Vue de l'endroit où il se trouvait, la ligne de l'horizon semblait refermer le golfe d'une moitié de sa ligne concave: l'autre moitié. Une sorte de cercle étrange ou, si l'on connaissait une autre géométrie que celle des formes visibles, *un cercle approximatif*, image des

perfections indéfinies qui se trouvent sur terre. Au loin, à l'horizon, là où tout n'est qu'imagination, on n'apercevait même pas un point, si insignifiant soit-il. Plus tard, au bout d'un temps incertain, on commença à entrevoir seulement le contour d'un bateau ou, qui sait, d'un petit voilier. Était-ce vrai? Il n'en savait rien. Mais il ressentit, sans pouvoir se l'expliquer, la terreur de l'homme vivant près de l'eau, devant l'inconnu qui, pour un instant, surgit devant ses yeux, possible *Deus ex machina*, insuffisamment consommé, peut-être, seulement imaginé.

Ou supposé. Ou, qui sait, peut-être décisif.

## POCO LOCO

«*Que peut-il y avoir là?*» – semblaient se demander les passants, en entendant la musique violente, tonitruante, euphorique, presque primitive. On n'avait jamais entendu jusque là en ces lieux, ce son explosif, vital, comme miraculeux. Ils se regardèrent d'un air interrogateur. Il pensa qu'il ne s'agissait là que d'un enregistrement magnétique de musique rythmée, mais il n'avait pas l'habitude de ce type d'expression de la joie, de cette explosion subite, comme une pluie d'été, après une trop longue sécheresse. Mais, elle lui proposa d'approcher.

Ils n'étaient pas les seuls curieux. Sur la terrasse, devant le restaurant aux fenêtres largement ouvertes, comme celles d'une colonie de vacances, – où l'air était agité par les pales au mouvement lent d'une lampe au plafond, – une foule de femmes et d'hommes s'était assemblée. Peu de jeunes. Ils se frayèrent une petite place, parmi les autres. Et ils regardaient étonnés. Au milieu de la grande salle, sur un petit podium ovale, peint en rouge et éclairé par un réflecteur, s'agitait une femme, plutôt petite; dodue, en tenue de plage lin ou chanvre. Les couleurs de ses vêtements étaient si bigarrés qu'ils faisaient penser aux toiles de Siqueiros. Elle chantait là, à l'instant même. C'était du vrai. Seul l'orchestre était enregistré «autrefois, en un autre temps.»

«*Karaoké*» – se dit-il, se préparant à s'en aller. Elle le retint, lui prenant légèrement le bras, comme pour lui parler. Il resta donc un instant encore. Et il se souvint, inconsciemment, avoir déjà entendu cet été là, sur un disque ramené de Paris, ce même air sauvage, étrange, sans rythme apparent, comme un cri étouffé. «*Homenagem à Vinicius. Tempo feliz*», une bossa-nova. Il se surprit à écouter attentivement les sons et les paroles. Le temps heureux, commémora-

tion du poète des guitares tristes, euphoriques et plaintives, une pensée archaïque traduite en arpèges étouffés. Et à l'intérieur de ce cérémonial, cette menue femme là, inconnue, vivant un instant de béatitude. Qui était-ce? Personne ne la connaissait. Elle était venue sans se présenter, elle avait choisi sa musique, en regardant attentivement l'indicateur du juke-box elle l'avait programmé et au même instant, elle avait commencé à chanter au micro, **comme si elle n'avait pas été de là, mais d'ailleurs**, de ce monde imaginaire où **elle n'était pas elle-même, mais sa projection**, une illusion secrète, peut-être, un mystère de l'imagination.

Il la regardait de plus en plus attentivement et il comprit comment il connaissait cet air sauvage, rythmé de façon intentionnellement disproportionnée. *«Elle se prend pour Leny de Andrade»*, répondit-elle calme, comme si elle savait.

La scène faisait penser à une magie païenne de cathédrale coloniale. Était-ce son temps à elle, de l'époque? Ou bien était-ce **les temps heureux**, ensorcelés, de tout le monde, tous tissés comme dans une toile d'araignée, par les fantômes de cette poésie saccadée? Personne ne comprenait, mais personne n'allait pouvoir oublier cet instant de folie, la vie suspendue entre deux monde, *poco loco, un temps défait*, reconstitué, comme après un sortilège.

## FUGIT NOX

Il avait commencé à feuilleter un carnet de notes, sans pouvoir préciser une idée et sans se souvenir de ce qui l'amenait en ce lieu. Était-ce la sensation de paix indéfinie, une heure de repos? En cet après-midi serein, il aurait bien aimé lire Mallarmé ou regarder un album de Magritte. Mais il n'avait rien de tel à sa portée, sauf peut-être cet appel mystérieux, qui montait petit à petit, en cherchant le geste pour le définir. Il tentait de se remémorer ses vers préférés. Et au bout d'un moment il retrouva leur mélodie bercée, surgissant des assemblages de mots rares, presque impénétrables, comme des vestiges d'un autre temps prononcés dans une sorte de langage pur, «la langue d'Adam».

Il lui sembla ensuite les entendre. Était-ce vrai? Il regarda tout autour du balcon où il se reposait sur un fauteuil d'osier et il n'arrivait pas à comprendre d'où venait cette lointaine musique de flûtes, vague peut-être, mais pourtant connue. Il se concentra pour mieux la percevoir: non, ce n'était pas une illusion. Il parvenait maintenant à mieux l'écouter et à l'isoler du concert des bruits anodins, venant de toutes parts. Des flûtes diverses semblaient réunies, comme des chanteurs, au timbre tantôt plus bas tantôt plus aigu, basses ou sopranos, voix réduites à un son sans paroles, colorant de leur rythme sautillant ou plaintif, les longues heures sans contenu clair. Il avait écouté jusque là des mouvements unitaires, de **tutti in allegro**, des flûtes sonnantes à l'unisson, en quatre mesures; puis il lui sembla distinguer l'intervention d'un clavecin et d'une basse pour s'étonner ensuite de la vitesse des changements de **solì** et **tutti**, entrecoupées d'une sorte de récitatif sans paroles, comme une voix métallique solitaire, long monologue ondoyant, se perdant finalement en d'autres mouve-

ments harmoniques et répliques adéquates, inégalités rythmiques en adage, balancement à trois, puis à quatre et finalement à cinq successions descendantes, **L'estro Armonico**, affectueuses pauses silencieuses, entretiens en «triolet de croches», ombre de motets, écho spiritualisé, musique de chambre, ciaccona, gigue, «la petite manière», la lutte calme des parties distinctes, Fugit Nox.

Qu'est-ce que cela? – avait-elle demandé. Et il lui avait montré comment, dans la «Salle des cent suisses» aux Tuileries, Joseph Bodin donnait le signal pour que commence le concert de cinq flûtes – traversières, sans basse, sans violoncelle, sans clavecin ni hautbois, «à la règle d'or».

Et elle vit alors le Roi, parmi ses courtisans, difficile à distinguer parmi les perruques poudrées et les costumes précieux, en brocart. «*C'est Louis XVI n'est-ce pas?*» – avait-elle demandé pensive. «*Oui*» – avait-il répondu.



## VOYAGEURS DE L'AIR

Ils se tenaient insouciant, au bord de la piscine, allongés sur leurs chaises longues. La chaleur les avait assommés. Ils regardaient encore parfois au large les vagues s'ajouter sans fin, l'une à l'autre, comme le temps dans sa coulée visible, le futur devenant passé., au milieu d'un infini présent qui n'existe pas.

*«Comment peuvent-elles voler avec ces machines»* – demanda-t-elle en regardant étonnée la grande libellule de toile s'envoler au dessus de la plage. Elle écoutait avec étonnement, le son rythmique du moteur, à peine perceptible, venant de loin, là-haut.

*«Ca ressemble aux avions primitifs»* lui avait-il fait remarquer, surpris de ne pas avoir pensé jusque là à la possibilité d'une telle comparaison.

Une sorte de chauve-souris énorme volait au dessus de leurs têtes, suivant un itinéraire presque canonique, qu'elle répétait sans fin, comme une voiture sans portières, n'ayant gardé que ses quatre roues en caoutchouc et son moteur à hélice, visible à distance. Sur les sièges, assis l'un derrière l'autre, deux aviateurs, au visage

indéfini, sous leurs grandes lunettes de motard, pareils à des insectes bizarres, aux yeux polyédriques.

Ils volaient déjà depuis un moment, mais personne n'avait trop pensé à eux jusque là. De là-haut, les gens ressemblaient à des soldats de plomb sur la table de jeux de l'enfance. Il les regardait et il comprenait pour la première fois l'euphorie qui devait, selon lui, être celle des oiseaux en vol. Il sentait nettement le vent plus fort des hauteurs, comme appartenant à un autre climat, que celui qu'il connaissait quelques minutes à peine plus tôt. Le paysage avait changé de proportions et la ligne de l'horizon semblait plus lointaine

Il vit, ou il crut voir, ce que l'homme ayant les pieds sur terre ne soupçonnait ou ne savait pas exister, là-bas, au loin, derrière l'horizon. Il avançait avec les mouettes. Et à un moment quelconque, il se souvint de l'histoire du pays imaginaire où un aviateur errant ailleurs, dans d'autres mondes, peut-être parallèles, avait atterri une fois. Il était arrivé là où personne n'avait jamais vu ce qu'il pouvait bien y avoir.

Le foulard attaché à son poignet s'était déployé, entraîné par le vent, comme un mouchoir que l'on agite en signe d'adieu. Il le regarda longuement, tout étonné. Il ne s'était même pas aperçu que l'on n'entendait plus rien autour, aucun bruit rythmique, aucun bruit de vagues, que le silence l'entourait de toutes parts et que des lumières brillantes l'avaient envahi.

# CANON

Le calme de cette journée ou la rumeur des vagues, formant une musique indéfinie l'avait peut-être fait rêver, les yeux fermés. C'était comme une magie qu'il n'avait jamais plus éprouvé jusque là. Il voyait des paysages, des scènes immobiles et des visages sans nom – presque pareils à des photos, connues autrefois, il y a longtemps, un jour de dans sa vie peut-être. Il lui semblait revivre des moments concentrés, qui n'avaient eu lieu que pour être remémorés, dans un avenir quelconque, qui débarquait d'un coup, sans que rien ne l'eut annoncé.

Il s'était réveillé étourdi, troublé et peut-être même inquiet, sans bien comprendre ce qui lui arrivait. Il lui semblait devoir quitter sa serviette de plage et faire, sans insister, quelques mouvements susceptibles de lui éclaircir un peu les idées.

Il comprit bientôt qu'il avançait au bord de l'eau, enjambant parfois une vague plus longue et trempant ses pieds dans l'écume. Pourtant, derrière lui, la trace de ses pieds était à peine visible sur le sable, comme des signes de plus en plus incertains du temps passé. Il s'était finalement arrêté tout étonné pour regarder ce qui lui avait semblé être un jeu d'enfants. C'en était peut-être un, ou peut-être que cela en avait été un, dont il ne restait plus que le souvenir, un signe ou un écho. C'était une chose indéfinie ou incompréhensible, comme une construction très ancienne, si ancienne que les bords en étaient devenus indéfinis, le tout n'étant plus une suite de formes, mais peut-être uniquement **«l'impression des formes»**, un croquis imaginaire, un fantôme. Le vent discret et la mer infinie, permettaient que demeure sur la plage un possible château, une hypothèse de crocodile, une idée d'éléphant. Des formes à peine soupçonnées, des vues de l'esprit, peut-être.

Lorsque le soleil collait presque à l'horizon, il pensa qu'un jus de fruit pouvait lui faire du bien; il en demanda un. L'homme l'avait examiné attentivement, en fixant son moindre geste, tandis qu'il écrasait soigneusement chaque moitié de pamplemousse. Ayant fini, il dit dans une langue incompréhensible dans les parages, c'est-à-dire en roumain: *«mon père vivait à Constantza»*, c'est-à-dire, Là-bas, dans l'autre pays. Il l'avait dit à voix basse, comme si un secret incompréhensible avait voulu surgir un instant du moins, comme un éclair qui brillait au loin, très loin, par delà les mers.

## L'APPARITION DU DIEU

«*Il a plu sur le continent*» – c'est ce qu'il s'était dit à un moment donné, regardant à la lumière des feux de la voiture, de petites mares brillantes au bord de la route. Ils roulaient déjà depuis longtemps et ils finirent par approcher de la mer. La voiture avançait sans bruit, glissant sur le bitume comme un bateau imaginaire dans l'air, sur quelque gravure énigmatique du Moyen Age. Peut-être faisaient-ils déjà partie d'une gravure.

Il avait vraiment plu par là.

Mais sur le Golfe, c'était la pleine lune, étrange, solitaire sur un ciel indéfini. Ils la regardaient s'approcher, fascinés par sa forme parfaite et ses dimensions inhabituelles comme si les distances avaient rétréci ou comme s'ils s'étaient trouvés plongés tout à coup dans une autre réalité. La lumière même commençait à avoir des irisations bizarres ou plutôt un certain caractère concret et une consistance inexplicable. Ils se retrouvaient peut-être dans une géographie totalement différente. Seule la mer, entrevue parfois entre deux virages, lorsque l'on était obligé à certains détours, leur semblait familière avec ses étincelles d'écailles argentées ou de métal liquide, tremblant, sur des sentiers de flots brillant à la lumière de la lune.

Cette lumière, il l'avait déjà vue autrefois. Quand? Il ne s'en rendait pas compte, en fait. Il y a longtemps peut-être, dans un passé qui lui semblait tout aussi imaginaire que les vies antérieures qu'il avait peut-être vécues mais dont il ne pouvait rien se rappeler.

Mine de rien, ils y étaient arrivés. La ville les avait accueillis avec son explosion de lumières jaunâtres, comme du miel ayant pris un autre état d'agrégation, répandu partout, dans les rues désertes.

Ce n'est qu'en pénétrant dans la chambre d'hôtel qu'ils avaient commencé à ressentir la fatigue. Elle s'assisa au bord du lit, en posant quelques instants les mains sur la couverture textile abondante et elle demeura ainsi pensive jusqu'à ce qu'il ouvre la porte du balcon et qu'il sorte. C'était la nuit, une nuit profonde, tardive, inhabituelle. Il s'appuya à la balustrade, à regarder la plage sans la voir nettement. Il n'entendait que la mer et son bruit inimitable. Quelque part, à une distance imprécise, brillaient les feux, palpitants comme des bougies, d'un village ou d'une ville. Était-ce des lumières? Où des torches, Où des cierges? Et quel rassemblement de maisons invisibles ou à peine soupçonnées pouvait-ce bien être? Il regardait avec intensité, sans comprendre, et il lui semblait percevoir seulement une sorte de rumeur comme celle d'une ruche d'abeilles, l'enveloppant peu à peu sans qu'il puisse l'identifier. Et tout à coup, il entendit clairement, nettement et terriblement, le hennissement d'un cheval, le bruit d'un sac jeté à terre et une voix de soldat, dure et sévère, lui intimant l'ordre de rebrousser chemin, à l'instant même, tant que la chose était encore possible.

## „UCELLO“

«*Que l'automne est beau par ici !*» C'est ce qu'il lui avait semblé entendre dire à cette Française distinguée, lorsqu'elle s'était penchée vers l'homme qui l'accompagnait. C'était peut-être une simple impression. Il était assis sans penser à rien à la terrasse de l'hôtel, tentant de se réveiller: La cigarette et le café fort, au lait, auraient dû l'aider. C'étaient des heures paisibles de la matinée, sans calendrier précis, presque en dehors du temps, une partie quelconque d'une journée anonyme, l'une des innombrables journées, qui ne lui laisseront aucun souvenir. Ou peut-être au contraire, se souviendra-t-il une fois, qui sait quand, du peintre sans âge, assis sur un tabouret devant son chevalet sur lequel il collait de grandes feuilles, dessinant à longueur de journée, des peuples d'oiseaux innombrables. Il le regarda tout à coup avec plus d'attention, car sa présence lui sembla brusquement inhabituelle. Peut-être était cette main sèche, presque décharnée et nerveuse, qui lissait du tranchant de la main la feuille bien clouée, pour qu'elle ne se froisse pas; ou le profil pointu, qui semblait être lui-même un dessin d'un oiseau issu de ses gravures; ou peut-être avait-il été ému par autre chose?

Il dessinait silencieux, indifférent, sans s'arrêter. On n'avait jamais vu personne acheter l'une de ses toiles et d'ailleurs il ne les accrochait pas, pour montrer une quelconque intention de les vendre. Mais chaque jour, les multitudes d'oiseaux qui s'animaient sous la pointe de son crayon se multipliaient avec une insistance étonnante et si ils avaient vraiment pris vie, elles auraient envahi forêts, maisons et collines. Le ciel lui-même en aurait peut-être été assombri.

C'est ce qu'il pensait alors ou ce qu'il lui semblait avoir pensé, les yeux dans le vide, en triturant inconsciemment entre ses doigts un bout de mie de pain.

Il n'avait même pas remarqué qu'un moineau était venu se poser près de lui, sur la table. Avait-il faim? Il le regardait de côté, soulevant un peu la tête, comme le font les oiseaux. Il le regarda aussi un peu, sans rechercher la ligne des yeux, pour ne pas lui faire peur. Et doucement, avec des gestes précautionneux, il poussa le pain un peu plus près de lui. Le moineau commença à l'émettre du bout du bec et quelques instants plus tard, il entendit arriver tout autour, agitant leurs petites ailes pressées, des volées d'oiseaux, gros, petits, novices du vol ou vétérans des migrations, minces ou bavards. Il distribuait à tout venant de petits bouts de pain, arrachés avec les doigts et répandus sur la table ou le sol. Vu de loin, il semblait arriver tout droit d'Assises et on aurait pu le peindre, en vieil homme entouré de volatiles.

Quelqu'un pourtant le regardait: de derrière les collines, il lui sembla voir un léger sourire du Tout-puissant. Ou peut-être d'un ange.

## FERRY-BOAT

Le soir était tombé et lorsqu'il se rendit compte de l'heure, rien ne lui sembla plus pareil à ce qui l'entourait auparavant. *«Bientôt on ne distinguera plus nul contour»*. – se dit-il, ou peut-être quelqu'un le lui avait-il murmuré. L'heure était mystérieuse, **entre chien et loup**. Mais plus l'indéfini prenait possession des choses, plus il voyait monter de toutes parts, des nuées de sensations différentes, étranges et nouvelles, jamais éprouvées jusque là. Il écouta un instant les vagues murmurer avec des mouvements inconnus et infinis, un clapotis de formes nées pour une fraction de seconde et disparues à jamais: un son presque rythmique, comme celui des avirons qui frappent l'eau, en la troublant un peu, lentement, sans répit. Des eaux en mouvement, sans commencement, comme la pluie. Il lui sembla percevoir en amont ou en aval, venant peut-être de forêts invisibles, étalées sur les deux rives, les effluves de l'automne qui commençait. Et il imagina un peu, assez pour en avoir le frisson, les couches sans âge de feuilles mortes, déposées les unes sur les autres et finissant pas se confondre avec la terre, en une sorte de triomphe de la mort, qui pouvait aussi signifier une renaissance sous des millions d'autres formes, possibles mais inconnues.

Qui pouvait connaître, en fait, le secret de cette brise mouillée, un peu étouffante, qui lui communiquait des choses déjà vues, mais incomprises et angoissantes? Il restait ainsi tout étourdi, sans une pensée, immense réceptacle de sensations, de sens mélangés, incapables de se définir, tentant de guider un peu les pas de son âme chancelante, en proie à une sorte d'angoisse douce, augmentant au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de la terre.

Il ne devinait plus les rives, mais seulement les grandes eaux implacables et il pensa être désormais à la merci du hasard, à un endroit où tout pouvait l'entraîner n'importe où, vers n'importe quel

dénouement. Il éprouvait des millions de terreurs irréductibles, déposées en lui par des millions d'inconnus à qui il était arrivé autrefois peut-être, de franchir la nuit ces eaux sombres et mouvementées. Il entendit des phrases qu'il ne comprenait pas, tout aussi peu claires et peut-être imaginaires, – des paroles qui s'agençaient à leur façon, sans discrimination, comme dans une assemblée de voix mêlées, qu'il était parvenu à comprendre sans pouvoir les traduire. Il se dit que, sans doute, y étaient incorporés tous ces ajouts imprécis, qu'entraînait le Flot Noir, cette eau foulée dans l'obscurité. Une terreur d'homme lacustre, d'habitation construite sur l'eau, de créature isolée par-dessus l'onde mal comprise? La terreur du pont oublié dans son lien avec la terre, terreur de l'inconnu qui se cache derrière les ténèbres? Tout ceci existait peut-être sans qu'il en fut conscient, même si le souvenir en demeurerait gravé dans la mémoire sans qu'il y eut prêté attention. Ce qui lui semblait encore plus distinct et intelligible, c'était la voix de sa propre composition irrépétable, pensive et craintive, vivant un long instant, suspendue, proche d'un effilochement possible.

Ils roulaient depuis longtemps, on ne savait plus depuis combien de temps et lorsqu'il se rendit compte qu'ils auraient pu avancer ainsi à l'infini, au hasard de l'impénétrable et de l'inexplicable, un calme inattendu, inintelligible, peut-être heureux s'empara de lui. Et c'est alors qu'est apparue, on ne sait comment, cette image, qu'il n'avait peut-être jamais vue. Il se souvint que, dans sa jeunesse, il demeurerait parfois pensif lorsque d'en haut, de la fenêtre de la maison voisine, le regardait à toute heure du jour ou de la nuit, ce même visage impénétrable d'un vieil homme sans âge.



## **SIGNES SUR LE SABLE**

Il avait beaucoup marché, pieds nus dans les sables mouillés, dans cette zone précise où les flots rencontrent la terre. Derrière lui, on ne voyait plus rien, sauf quelques traces incomprises dans un passé peut-être imaginaire.

Un instant, il pensa intensément et indéfiniment à tous ceux qui écrivaient quelque part au bord de l'eau, sans y prêter attention, parce qu'ils la connaissaient bien. Et le bruit menaçant et continu des vagues lui sembla d'un coup aussi familier que le sentiment niché dans son cœur serré, image de la peur sans objet, de la crainte que l'implacable arrive et qu'appartenant à la nature, nous n'avons d'autre sort que son anonymat.

Puis, inconsciemment, il s'était arrêté pensif. Devant lui, sur la plage interminable et déserte, les suites géométriques de parasols

blancs à bordure bleue et jaune formaient une étonnante géométrie, qui semblait abstraite et froide, image du temps indéfini. C'était comme sur une photo faite à Cannes en 1927 et qu'il avait vue il y a longtemps, il ne savait même plus où; il l'avait prise dans sa main et l'avait regardée longuement, troublé par la perfection de ces lignes qui ne contenaient nul être vivant, ni humain, nul papillon ni mouette. La mort, comprise dans l'image était accompagnée et multipliée par l'hiéroglyphe même de cette mort, que la pensée avait entrevue à cet instant énigmatique, symbolique, presque pas d'au hasard.

Mais, quelques instants plus tard, – sans qu'il puisse se rendre compte si c'était il y a longtemps ou s'il venait d'entrer dans une réalité entièrement différente, par rapport à sa vie et à son imagination, il entendit le vent insidieux, sifflant, et continu, comme une bande sonore d'une force inhabituelle, agiter ces milliers de grands chapeaux de toile, leurs bords découpés et leurs pointes finissant en panache multicolore et en faire jaillir un bruit sec, infini, une mélodie sévère, rappelant les mouchoirs que l'on agite sur le point du paquebot se préparant à traverser l'Atlantique. Un feuillage de parasols, pareil à une nature morte, tout aussi insensible et fragile que la nature même, dans ses formes passagères, sans commencement, jamais exprimées en aucune des langues intelligibles.

*«J'ai mille ans»* pensa-t-il. *Ou peut-être trois mille ans, depuis que l'on a commencé à écrire. Et si l'on écrivait différemment il y a dix mille ans et que leurs signes soient tellement inconnus maintenant que personne n'arrive plus à les reconnaître?»*



## L'APOCALYPSE SELON ANTHIME

Il pleuvait depuis longtemps, depuis plusieurs heures déjà. Ils s'étaient abrités dans le large hall désert de l'hôtel. A travers les fenêtres, qui semblaient infinies, on apercevait la pluie étrange et lointaine, presque irréelle, comme une chute continue de rideaux d'eau tournant de haut en bas. Il lui semblait qu'une matière indéfinie y soit tamisée et que par sa répétition interminable, elle tentait de lui communiquer et de lui apprendre quelque chose. Peut-être quelque conclusion impénétrable? Peut-être quelque pensée sans paroles? Et qui pouvait avoir essayé lui dire tout cela, de cette manière énigmatique, qu'il n'avait jamais rencontrée depuis qu'il ne pouvait plus parler à **Celui qui lui avait tout appris sans paroles?**

Il demeurait pensif dans un fauteuil. La pluie fouettait le bitume, les rares gens qui osaient l'affronter, les toits et les marquises, les voitures arrêtées au parking, les bancs destinés au repos, tout ce qui avait été fait d'une main incertaine, hésitante, en dehors de l'ordre

fixé et même contre lui. L'herbe, les fleurs et les arbres recevaient ces torrents d'eau avec confiance, sérénité et bonheur. Lorsque ce brève d'idée lui était apparu, il en avait été troublé, regardant attentivement comment, sans s'en inquiéter, les buissons sans nom, clairsemés dans des jardins à l'abandon, recevaient avec joie ces innombrables gouttes. Une joie concentrée, attentive, se traduisant par une sorte de rassemblement de menues feuilles, collées les unes aux autres, comme pour se protéger, dans une résistance réciproque, bien qu'en fait, elles se laissent aller au bonheur qui est toujours celui de la communion.

Cette pensée d'un instant l'avait fascinée en quelque sorte. Il se souvint, – comme d'une sensation, plutôt que d'une succession de tableaux infinitésimaux, – des dizaines de grandes pluies autrefois déversées sur les jours de sa vie. Des pluies de septembre, surtout, des pluies du début de la fin – la fin d'année ou peut-être la fin d'un cycle, – annonçant par leur froideur humide, que l'arrivée de l'hiver était inéluctable, qu'il viendrait un beau jour, un jour qu'il deviendrait sans le connaître. Des pluies du dimanche, longues et reposantes, tombant sur la ville, sur ses grands boulevards déserts, sur les jardins publics où l'on ne voyait plus âme qui vive, à part la végétation de plus en plus forte, plus verte et plus pure, ayant atteint, une fois nettoyée par cet étrange châtement guérissant des couleurs pures, presque essentielles.

Il y manquait pourtant quelque chose, il ne comprit pas tout de suite quoi. Jusque là, tout lui semblait être une sorte de réalité musicale, une suite ne comprenant ni sons durs et forts, ni tambours et cymbalums, ni les trompettes d'une Jéricho imaginaire. Et pourtant, dans les profondeurs d'un temps non-identifié, la terreur avait surgi, avec une force apparemment illimitée et une intensité presque insupportable. Elle avait surgi petit à petit, sans qu'il en devine les pas légers, comme ceux d'un voleur approchant sous la protection de la nuit. Il l'avait d'abord pressentie dans ce poids sur sa poitrine, expression d'une inquiétude sans raison, nœud dans la gorge, sensation de lassitude, comme si rien n'était plus possible et rien ne

pouvait plus être fait dorénavant. Il comprit finalement que cela s'était accumulé loin de lui, dans les profondeurs de sa vie autrefois consommée et superposées comme des strates de peur qu'il emportait partout sans pouvoir les atteindre. Certaines venaient peut-être d'avant, d'on ne sait quand, de l'époque où il était quelqu'un ou quelque chose d'autre, sans qu'il puisse se rendre compte quoi, ni quand, en quels temps impossibles à analyser?

Personne ne pouvait le savoir et lui moins que tout autre. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il commençait à connaître la terreur **des grandes eaux**, de la fin universelle dans les eaux millénaires, dans les pluies sans fin, dans ces eaux qui débordent et se déversent, pour vous couvrir le visage, les yeux, **en accumulant par inclusion** tout ce qui manque et tout ce qui est ajouté. «La fin universelle», c'est-à-dire sa fin à lui, **la mort heureuse**. Et à cet instant il comprit, sans savoir comment, que tel devait avoir été le sort de ceux qui forgent leurs livres de leurs propres mains et qui, – punis comme cet Anthime arrivé d'Ivirie, c'est-à-dire d'outre mer, qui avait vaincu les eaux en franchissant leur barrière, pour devenir le Saint des Livres des pays roumains, noyé par les Maîtres du Temps, – demeurent sans sépulture. Et ils demeurent ainsi, pour que disparaisse leur nom et le souvenir de leurs bonnes actions en ce monde où l'Ordonnateur de toutes choses leur avait offert un moule qui demeure, dans l'insondable, là où, qui sait quel était son nom, puisque ce nom est plus vaste que le temps.

# SELVA OSCURA

*«Je ne l'oublierai pas de ma vie, – ça n'arrive qu'une fois !»* On avait nettement entendu la voix du lieutenant de la garde impériale, s'élever claire, au milieu de la rumeur des dizaines de personnes qui l'entouraient. La distinguée et élégante demoiselle à crinoline avait approuvé sans dire mot; seule sa main gauche, gantée de blanc au dessus du coude, s'était légèrement relevée et avait dessiné dans l'air avec deux doigts écartés un signe qu'ils comprenaient peut-être tous les deux. Ils étaient émus, rouges de plaisir et inquiets à la fois! Ils auraient voulu bouger un peu et faire au moins quelques pas pour mieux se regarder l'un l'autre et s'admirer. Ils s'étaient même éloignés un peu, finalement. Pas beaucoup. Ils pouvaient désormais se voir. Ils se faisaient face, en proie à un étonnement indescriptible. Elle regardait attentivement, sans comprendre, l'abondance de ses galons d'or, ses larges épauettes aux dessins baroques, les boutons brillants de son veston, le képi de forme bizarre, la ceinture en cuir et la cravache; une image du pouvoir. Il ne cessait de l'admirer. Il n'avait jamais imaginé que dans sa large robe cloche elle pouvait donner cette impression de fragilité. Il aurait voulu toucher les diamants cousus sur le plastron en tissu fin et blanc et, et soupeser dans sa main les longues boucles d'oreille faites de rangées de perles, qui précisaient les contours de son visage en extrayant de son hypothèse de beauté, la cinquième essence. Il était heureux. Il aurait voulu lui dire des mots qu'il pressentait à peine quelque part, dans cette langue qu'il connaissait le mieux; mais les mots étaient cachés et il ne les trouvait pas, pour les articuler. Pouvait-il au moins, tant qu'il ne lui avait pas dévoilé son bonheur irréductible, l'inviter à danser? Il lui aurait alors pris la main de sa main gauche et il aurait enlacé sa taille fine de sa droite et puis, ils seraient partis dans une interminable valse, au milieu de ce salon infini du palais d'hiver, s'étonnant du rythme de ses bottes et des fins talons de ses bottines à elle. Et ainsi, sans se rendre compte, il serait arrivé en haut du large escalier impérial et il l'aurait prise dans ses bras, pour lui faire descendre le grand

escalier de marbre jusqu'au salon, tout aussi désert, toujours en val-sant, enchantés, fascinés, infatigables, en proie à la magie de cette journée de bonheur inattendu, de retour dans le temps, prisonniers de l'idée qu'ils étaient si différents, venus un autre temps, d'ailleurs.

Et dans ce tournoiement qui semblait interminable, comme un Carrousel où l'on ne voyait plus ni visages, ni silhouettes, ni lieux et dont, s'il avait été réel, il aurait tout voulu savoir ou presque, la fille à crinoline et le lieutenant de la garde impériale se perdirent, comme dans une forêts sans sentiers, la nuit, dans les ténèbres insondables ou l'on ne pouvait même plus deviner les étoiles.

**Selva oscura**, un espace sans dimensions. L'indéfini commençait. Ils s'étaient regardés une fois de plus étonnés, sans rien pouvoir se dire et surtout sans pouvoir choisir; ils se virent vêtus, lui en jeune homme à lorgnette, veste à revers de velours, pantalon prince de Galles, haut de forme —, elle, dans des robes vaporeuses rose, puis bleue, puis blanche et finalement violette, bordées de frous-frous, participant à des «batailles de fleurs» sur les boulevards de Bucarest, sur la Grande Allée des jardins de Versailles, ou dans ce faubourg où, qui sait combien de temps après, un ingénieur dingue ou presque allait construire une tour en métal, qui semblera plantée dans le ciel. C'était comme un jour anonyme, d'une année inconnue, que seul animait parfois le son des roues d'une voiture de maître, roulant sur les galets de la route et que l'on entendait clairement, carrément, de façon inquiétante, dans l'infinie heure sereine, gagnée à la roulette.

**«Ils semblaient être là, tout près; où pouvaient-ils être?»**

- s'était demandé l'écrivain, en regardant celle qu'il tenait par la main. Ils les cherchèrent des yeux, tous les deux, dans la foule des curieux qui s'empressaient devant le magasin qui faisait des photos en costumes d'autrefois, éclairé comme la scène d'un théâtre, fascinante, conquérante, narcotique fort, presque hypnotique. Ils n'avaient rien trouvé. Sur l'asphalte seulement, répandues par d'innombrables pas indifférents, quelques perles détachées d'un collier.

## DES MOTS DU DICTIONNAIRE

Lorsqu'il se rendit compte qu'il n'y avait plus personne autour d'eux et, qu'il était tard, le soir tombait. Le soleil sanglant et lointain, chassant les ombres de manière à donner d'autres dimensions à toute chose, l'avait-il peut-être trompé et lui avait-il fait perdre ce sentiment du temps qui passe? La brise qui précède le crépuscule, une sorte de fraîcheur humide en fait, comme en forêt, dans la haute montagne, était plus sensible, sans pour autant déranger. Elle lui avait seulement mis les sens en éveil, plus que jusqu'ici.

Il ne pensait même pas à se lever, à mettre son peignoir et à s'en aller. Il regardait sans but dans une direction inconnue, par-dessus les flots qui avaient acquis des couleurs froides et indistinctes, une sorte de nuances d'un autre monde, jamais encore rencontrées. Ce n'était peut-être qu'une impression. Mais s'il avait mieux regardé il se serait rendu compte qu'il était comme sur une autre planète. La place des gens rassemblés sous leurs parasols, autour des chaises longues et des belvédères avait été prise par une multitude de grands oiseaux blancs, au bec jaune et large, propre à la pêche sauvage dans des eaux sans fond. Il ne les remarqua que sur le tard et il s'en étonna. Ils étaient arrivés sans bruit, comme un rassemblement silencieux ou une race inconnue dont on ne soupçonnait même pas l'existence. Il tentait de se l'expliquer et devant ses yeux défilaient à une allure inexplicable des tas de mots susceptibles de les identifier et même nommer. Les goélands, ces oiseaux au dos gris et au plumage noir et blanc, ces chasseurs bretons **gwelan**, habitués aux mers froides du bout du monde, connus depuis les légions romaines,

ces âmes de Finis Terrae, le Finistère... albatros des mers australes, gros volatiles, pesants, *vastes oiseaux des mers; qui suivent, indolents compagnons de voyage, le bateau glissant sur les gouffres amers*. L'alcatraz, cette créature dont il ne pouvait comprendre le nom secret sauf à parler la langue des Grands Navigateurs; auront-ils jamais rencontré là-bas, au loin, en ces lieux qui sortent de la parfaite et tournoyante géographie de la Rose des Vents, un certain Adamastor? *Installés sur le pont, gauches et captifs, arrachés aux cieux*, pris, surpris et torturés, âmes solitaires, étonnés devant l'inconnu, sans au moins connaître le nom qu'ils avaient reçu, moule arbitraire, hypothèse de profil dessiné derrière lequel il n'y a plus rien, tout au plus, peut-être, l'illusion d'exister.

## TEMPS CIRCULAIRE

Il ne savait pas s'il rêvait toujours ou s'il s'était brusquement réveillé, au milieu de la nuit, à une heure inconnue; il ne savait même pas en quelle année et en quelle saison il était. Il ne lui était plus arrivé depuis longtemps de se réveiller ainsi, en pleine nuit. Le plus souvent, il s'endormait tard, à l'approche du matin, las, épuisé, il sombrait vidé de forces dans le sommeil, comme une plante desséchée, qui manquait d'eau et ne pouvait presque plus vivre. Et lorsqu'il se réveillait le matin, il était naturellement tard, car tout arrivait tard pour lui; les heures de la journée, même, se mesuraient autrement et sa vie même avait d'autres heures, allez savoir.

Mais maintenant, il était éveillé, la nuit n'était pas encore partie et dans les ténèbres insondables presque, il se sentait étonnement bien, calme et clairvoyant, comme si toute chose eut repris tout à coup sa place bien définie, s'arrangeant pour demeurer adéquate et inchangée. Il pensa sortir sur le balcon et avança lentement, tâtant son chemin et le devinant, vers la lumière diffuse, entrevue à travers les tentures épaisses qui recouvraient la fenêtre. Il ne pouvait y avoir d'autre voie.

De l'autre côté de la porte, qu'il referma doucement, pour ne pas la réveiller, il se rendit compte qu'il avait bien fait d'emporter sous son bras la couverture de laine du canapé. Il faisait froid, un froid étrange et humide, comme à la montagne, lorsque je monte à de grandes altitudes, loin du monde indéfini, où tout germe, se gâte, se transforme et change. Là, rien ne pouvait changer et l'air avait la fraîcheur tranchante des lieux soustraits à la ruine du temps. **Rien n'apparaissait plus, car tout avait déjà apparu.** Rien ne changeait de forme, car il ne pouvait y avoir rien d'autre et les formes ne pouvaient

se multiplier. Il était assis sur un siège, qui l'avait reçu calmement et il s'était enveloppé de sa couverture chaude. Était-ce un autre automne, une autre fois, lorsqu'il lui avait semblé faire les mêmes gestes et se chauffer de la même couverture obéissante que maintenant? Ou bien rêvait-il maintenant de ce temps là qui lui semblait lointain, venant d'une époque qui ressemblait à celle qu'il vivait maintenant? Il tendait l'oreille pour écouter, pour comprendre. Il ne parvint à entendre que le bruissement à peine perceptible des arbres aux feuilles innombrables et aux longues branches tendues, plaintives, vers la terre et au loin, énorme et profonde, la mer avec sa musique sans fin, rythmique, indéfinie, un Temps circulaire, peut-être, le moule éternel. Et son regard atteignit un point incertain, à partir duquel les sentiers mouvants, comme faits d'écailles d'argent, semblaient mener tout naturellement, jusqu'à la lune, à travers la clarté froide, d'autrefois, d'aujourd'hui, de Dieu sait quand.

## LE BLEU D'UNE MER IMAGINAIRE

Il était une fois, vers midi, par une journée paisible, claire, aux vagues incroyablement grandes par rapport à la brise paresseuse. Près de la rive, mais pas au point d'y échouer, glissait un bateau vénitien, à la quille svelte, au bord élevé, à deux étages, peut-être. Était-il vraiment vénitien? De là où les spectateurs le regardaient, on n'apercevait pas les visages des voyageurs, bien qu'ils existassent, peu nombreux tout de même. On les distinguait comme des ombres chinoises, sans détails vestimentaires. Seules les couleurs les différençaient, mettant en évidence leur profil humain.

Le bateau évoluait à une allure que l'on n'aurait pas pu nommer lente, suivant une ligne parallèle à la rive, sans que ses voiles soient tendues; celles-ci étaient pourtant bien là. Les mâts au nombre de trois ou de cinq en étaient enveloppés à l'aide de cordes bien serrées, pour ne pas les laisser s'échapper. Mais quelle force le poussait sur les flots inquiets? Dans le vaste paysage, on n'entendait que le bruit rythmique des flots se heurtant l'un à l'autre, par hasard, sans une logique intelligible. Voilà la matière d'un tableau et peut-être le tableau lui-même.

Il écrit tout ceci, y recherchant un sens et il réfléchit, distrait pour un temps, imaginant les innombrables épisodes de tant de pièces de théâtre possibles. Tout ressemble à un décor de théâtre; mais à l'intention de qui et imaginé par qui? Au bout d'un certain temps, il lève les yeux vers l'horizon: on ne distingue plus rien, à part la couleur indéfinie et indéfinissable de la **mer vivante**, territoire désert, comme l'histoire écoulée.

## UNE FOIS, UNE AUTRE FOIS...

Elle venait, de bonne heure à la piscine à l'eau salée, près de l'hôtel. Elle y arrivait sans crier gare, comme si elle marchait sur l'air. Nul bruit de pas sur le sol en céramique du bord de l'eau ne l'accompagnait. Tout au plus, pouvait-on entendre son souffle ou le bruissement de son peignoir, lorsqu'elle se déshabillait en arrivant. Elle surgissait à sa place, inexplicablement, comme venant d'une autre dimension. Tout devenait ensuite plus concret, plus clair, plus précis: une femme en vacances.

Et le rituel d'une journée de bains de soleil suivait selon la coutume universelle, dans l'anonymat d'un membre de cette foule, qui sous tous les méridiens, faisait au même moment les mêmes gestes, avec la même lenteur reposée, appartenant aux heures sans but, à la sérénité des plaisirs concentrés, sans nulle pensée, peut-être, sans mémoire, gestes mécaniques, universels. Elle installait d'abord sa chaise longue, en soulevant côté tête un support qui lui permette de voir. Puis, en silence, elle ajoutait à cette installation, le matelas, l'oreiller et la serviette de bain à fleurs, aux couleurs baroques, bizarres, indiennes, impropres peut-être à son visage effacé et à sa chevelure blonde scandinave, de femme sans âge, peut-être jeune, qui passait sa journée là, près de la mer décorative, de l'extrait d'eau adoucie en une sorte de fiction, qui pouvait se trouver n'importe où, là, aux Caraïbes ou dans une quelconque station de la Riviera française.

Lorsque tous ces préparatifs étaient au point et que le lait de toilette avait déjà été étalé du bout des doigts presque partout, là où le soleil aurait pu s'infiltrer sans permission, surgissait de son sac en toile de lin, le livre qu'elle lisait tous les jours. C'était *«Paris est une fête»* d'Ernest Hemingway. Ensuite, il ne se passait plus rien. Les journées s'écoulaient l'une après l'autre et elle lisait presque sans interruption, les muscles de son visage en agitation, comme si elle avait rêvé, comme hypnotisée, par ce livre qui n'en finissait plus.

Entre temps, mais dans un autre temps, l'écrivain rangeait ses feuilles de papier sur sa petite table ronde et basse, au restaurant du Quartier Latin où, devant un interminable *café crème*, il écrivait, l'une après l'autre, l'histoire des livres possibles, passés ou parfois futurs.



## **CREPUSCULE DANS L'AUTOMNE UNIVERSEL**

Le soleil éclairait encore d'une couleur compacte, presque matérielle, d'un rouge extraordinaire. Il la voyait entre les arbres, comme si elle venait vers lui en longs rayons qui semblaient tranchants, définis pourtant par une sorte de secret de la géométrie des choses d'un autre monde. Le crépuscule ne devait pas tarder. Cette heure paisible était-elle autre chose qu'un épisode anonyme de sa vie, un épisode qu'il n'arrivait pas à récapituler et même à comprendre, quels efforts qu'il fit? Il ne pouvait finalement pas savoir, si tel était le cas. Il finira peut-être par se souvenir de cet arrêt inutile, de cette attente, de cet interlude qu'il n'avait pas souhaité et dont le sens lui deviendra clair un jour, peut-être.

Mais pour commencer, il avait mieux regardé autour de lui, après avoir écouté un temps l'écoulement des eaux et leur continuels roulement de tambour, sur la peau tendue duquel une main innocente

semblait taper sans jamais s'arrêter. Il avait fait quelques pas dans la forêt voisine. Sans comprendre, ou comprenant sans pouvoir se le traduire, ses pas l'avaient porté sur des sentiers dont il n'avait jamais rien su.

C'était l'automne, l'automne universel dont l'énigme renfermait l'inconsistance même de sa vie, celle-ci se trouvant désormais confrontée à un sens qui lui échappait. Il marchait doucement, prudemment, sur les feuilles sèches d'hier et d'avant-hier, il écoutait, avec de petites pauses, le bruit étrange de construction qui se décompose, sous le pied qui l'écrase. Cette pensée même lui donnait le frisson; c'était une pensée d'âge tardif, inintelligible, sur laquelle pesaient sans que l'on puisse les identifier, bien d'autres pensées, mélangées et peu claires. Il aurait eu beau vouloir les organiser, qu'il ne l'aurait pas pu.

Cela lui était déjà arrivé, un autre automne, dont la mémoire lui revenait maintenant, à un instant indéfini, lorsque d'une autre forêt couleur de rouille, un autre jour et sous un autre jour, il avait accompagné à pas mesurés, pensifs et sereins, son conseiller, vieilli et résigné, instruit et de ce fait craintif, d'une peur qu'il aurait voulu lui communiquer, sans le pouvoir, car il ne pouvait pas parler; et il ne le comprenait peut-être que maintenant.

Une fois de plus, il avait regardé autour de lui, les yeux désormais embués de ce lourd souvenir, inquiétant, presque symbolique. Des centaines d'oiseaux réunis pour migrer, volaient par-dessus. L'hiver arrivait, le temps **précédent**, les instants durs, mystérieux, le gel soupçonné, l'objet de la Crainte, le grand inconnu.

## „ET ILS MARCHERONT AU DESSUS DES EAUX...”

On avait d’abord pressenti les nuages. On ne les voyait pas, en fait, mais dans l’air de plus en plus étouffant, humide et lourd, une chose était apparue, comme un message indéfini ou une pensée partout étalée, mais sans paroles. Compris des oiseaux, des arbres et de lui. «*Il pleuvra bientôt*» – avait-il dit et elle l’avait regardée étonnée. «*Comment le sais-tu?*» avait elle demandé incrédule. «*Je le sais*» – avait-il ajouté, calmement.

Cela n’avait même pas duré longtemps et les nuages avaient commencé à se montrer des deux côtés de la terre sèche. Ils étaient compacts, violets et grands, glissant – dans leur étonnante opacité sans bruit, – comme une créature inconnue et menaçante. Il commença à les regarder attentivement. C’était pour la première fois après bien des années, qu’il pouvait se permettre au moins quelques minutes de répit ou de paix, pour regarder les formes de l’air, autant qu’elles étaient. Et le ciel.

Il restait allongé sur sa **chaise-longue**, serein peut-être, mais extérieur au temps qui l’entourait. Il n’avait plus ressenti cette sensation de flotter de bas en haut, depuis l’enfance. Était-ce là l’euphorie de l’oiseau en plein vol, lorsque là où il voyage, il voit à peine les visages et les contours, ou peut-être des signes du Mal, si lointains, qu’ils en deviennent une abstraction? Il en était peut-être ainsi, mais finalement, cela n’avait presque pas d’importance, car la sensation bizarre existait et cela suffisait. Il la ressentait légèrement, avec une certaine surprise, comme si, – sans le savoir et en tout cas sans le vouloir, – elle aurait reflété en lui, par quelque magie, des images et des sentiments indéfinis, qui lui venaient de partout, de tous côtés,

sans contenu intelligible, juste un éclair et une vision complète, tableau et sens. C'est ce qui arrivait en fait: c'était comme un rideau qui tombait, une fraction de seconde, par delà le temps, une faille des sens, une brusque fracture tout de suite disparue dans cette continuité de ses sensations et de visions qui lui étaient propres. Était-ce celles d'un autre? Mais de qui? Peut-être appartenaient-elles à tous. Il lui arrivait parfois, mais rarement, **de vivre et de se sentir pendant un instant à la place d'un autre**, de voir avec d'autres yeux, d'un autre point de vue, plus haut, de tenter – indistinctement et abstraitement, – une autre douleur, une autre terreur, la peur, d'habitude extérieure, qui devenait – à l'intérieur de cet éclair et sans que l'on puisse comprendre, – **sa peur à lui, sa douleur à lui, la terreur des intérieurs ramifiés** – vers des directions qui se perdent dans des lointains intouchables. C'était lui et ce n'était pas lui, il y en avait d'autres, ou un autre, ou quelque chose qui, en rattachant tout, portaient en peu de temps la nouvelle **de l'un à l'autre**. Quelle nouvelle? Il n'en savait rien. Il était simplement resté les yeux au ciel, tâchant d'y arriver avec cette partie qui lui appartenait et ne lui appartenait pas, lui parlant autrement, incompris d'habitude.

C'est à cet instant seulement, sans savoir d'où lui venait cette idée, qu'il s'était souvenu d'avoir tenté, autrefois, dans sa jeunesse d'écrire une sorte d'essai ou de récit, ou de poème et qu'il aurait voulu appeler «*La Métaphysique des nuages*». L'oeuvre n'avait jamais encore existé et de tout ce qui avait pu exister une fois, il ne lui restait que quelques phrases. Il s'en souvint ou elles lui vinrent naturellement sur ses lèvres, comme naissant à l'instant, sans avoir jamais été construites. Il les murmura comme pour lui-même: «*On avait d'abord pressenti les nuages. On ne les voyait pas, en fait, mais dans l'air de plus en plus étouffant, humide et lourd, une chose était apparue, comme un message indéfini ou une pensée partout étalée, mais sans paroles.*»

# LE MESSAGER

Il regardait et notait tout dans sa mémoire, comme pour un inventaire; ou comme s'il avait mis au point une *«nature morte»* se préparant à la peindre. Une petite table ronde, de petit diamètre, entourant le parasol; sur la table ces nombreux colifichets qui ne disent rien sur personne ou bien, si leur amas forme une certaine combinaison, ils disent tout sur qui ils devraient, même si c'est un inconnu. Il calcula: *un paquet de cigarettes et sa boîte d'allumettes; une demi-pêche; une bouteille d'eau minérale, sans bulles; une crème protectrice, un porte-cigarettes et deux stylos-billes, une montre à piles; une pile de feuilles, feuilletées par le vent et retenues par le poids du portable. Puis, presque vide et oubliée: une tasse de café.*

Il avait commencé à tout noter dans son cahier, comme les peintres d'autrefois, qui dessinaient dans leur cahier de croquis, dans l'espoir d'en utiliser un jour quelque chose. Il y inscrivait parfois quelques fragments de ce qui aurait pu exister ou qui simplement – pensait-il – **allait de soi** et naissait sans bruit, de façon peut-être énigmatique. Jusque là, il avait écrit tout cela, en comprenant qu'en fait, dans l'histoire de l'écrivain qui décrivait les objets se trouvant sur sa table, – en observant la naissance de **l'image éternelle** de tout ceci, – surgissaient comme dans une suite de miroirs parallèles, d'infinies autres scènes identiques, écho et pensée, reflet de réalités hypothétiques par rapport à une seule, unique, palpable, sûre. Laquelle était-ce?

Ce n'est que sur le tard, lorsqu'il eut commencé à se débarrasser de la terreur de cette identité fantomatique, qu'il remarqua cet insecte bizarre, aux grands yeux, se reposant, fatigué sur la feuille de papier, qu'il tenait sur ses genoux. Il avait surgi à un moment quelconque, sans s'annoncer. Il restait là immobile, peut-être las et vieilli, peut-être apeuré: ses yeux énormes, saillants, comme des boutons ronds semblaient faits de milliards de miroirs coupés dans un cristal hiératique, occulte, le polyèdre parfait, reflétant par millions de fractions ses millions de visages, son identité devenue fantôme, sans lieu, ni temps, ni nombre.



## PERPETUUM MOBILE

Les mots prenaient place sagement sur sa feuille de papier, comme préparés à l'avance, là d'où ils venaient: *«Il y a deux heures, je suis rentré après un long voyage dans la Plaine de la Valachie, au Sud du Danube. Admirable journée d'automne, un septembre étonnement paisible, élégiaque, comme un air de musique en boucle, pour hautbois et violoncelle. Les champs déserts, les routes sans âme qui vive, un paysage qui démultiplie le sentiment de paix, l'organise, fait qu'il s'imprime dans la mémoire. Un septembre proustien, avec calme et mélancolie; car l'automne arrive toujours avec ses mélancolies et une certaine douleur musicale, un air en corde ré et c'est cet état diffus que je ressens maintenant encore.*

*Les livres et manuscrits m'attendent chez moi; mais nous avons réussi à nous rasséréner un peu, Dieu merci. Demain, je reprendrai tout à zéro».*

Il avait fini de rédiger ces phrases au hasard, c'étaient peut-être les siennes, mais il lui fallait se relire. Tout était bien, oui, ces pen-

sées tardives pouvaient maintenant s'en aller vers quiconque les comprendra ou les regardera un jour, en feuilletant les feuilles mélangées, égarées peut-être.

En recevant au loin, en Amérique, ces quelques lignes presque sans explication, l'Ermitte les lut pensif et légèrement troublé. Il regarda autour de soi, son jardin à l'herbe humide et aux arbres géants, pareils à ceux de là-bas, dans un autre temps, dans les monts du Banat. Puis, sur le tard, il coucha sur le papier ces meules de foin, pour lui ou pour l'autre, ou pour personne d'ici bas, plutôt, comme une prière pour Celui qui lui avait éclairé l'esprit:

*«Septembre est ici pareil à celui que vous décrivez. Tout autour de l'endroit isolé où je vis, poussent des champs de maïs, que les habitants récoltent très tard, en novembre et au commencement de décembre. Quoi qu'il en soit, je me réjouis le soir comme chaque année, d'entendre le bruissement des feuilles de maïs, dans le crissement des cigales, sous le ciel étoilé. Comme l'automne, septembre est un seuil. Nous sommes très proches d'un autre monde, si facile à toucher que nous ne le trouvons pas.»*

Et il signa au bas de la page, de son nom de patriarche de Constantinople, c'est-à-dire Alexandre.

## LIVRE D'HEURES

Quelque part, sur une plage de la Mer Noire, une fille et un garçon lisent chacun un gros bouquin; ce ne sont presque sûrement pas des livres de l'Université. L'automne est tardif, c'est le soir, comme «sur le tard». Tels qu'ils sont, penchés sur leurs livres comme sur un livre d'heures, ils sont calmes, sereins et silencieux, paraissant dessinés sur la ligne d'horizon. Le livre d'heures, un temps mesuré autrement que le temps extérieur, impénétrable, énigmatique, indivis et inconnu. Ils ne s'arrêtent que sur le tard un peu, pas plus de quelques minutes, pour regarder la mer, tout aussi calme et concentrée, dans son mouvement irréfléchi, que leur existence définie sans paroles: on constate un certain étonnement lorsque le Temps des Livres a brusquement pris fin, ne serait-ce que pour peu de temps. Il est difficile de revenir **du monde qui ne fut pas au monde qui est** et le sentiment à peine supposé ressemble peut-être à l'étonnement bizarre que l'on ressent finalement devant une réalité oubliée, peut-être occasionnelle, possible ou surgie du néant pour troubler le bonheur d'être au paradis des mots qui font exister d'autres mondes.

Personne parmi eux ne sait que quelqu'un, peut-être, les regarde. Ils lisent en même temps et ils s'arrêtent de temps à autre pensifs, le même nombre de minutes. Leurs livres demeurent alors ouverts, ouverts, comme étonnés de voir au dessus de leurs têtes le ciel infini, dont ils ne savent rien. Que lisaient-ils? Personne ne saurait le dire. Seul un souvenir demeure longtemps, lorsqu'ils ne sont plus là, mystère de longues lectures, comme infinies, comme le ciel, les récits de Shéhérazade, ou le fil d'Ariane



## MUSIQUE DE JAZZ DANS LES JARDINS DÉSERTS

L'automne était là. Il s'en rendait compte à la fraîcheur des longues soirées, plus sèche et plus pénétrante qu'avant, durant l'été, lorsque l'approche de la mer la rendait plus humide et plus tolérante. Était-ce simplement ce souffle bizarre, annonçant des journées plus froides, puis un jour, ces pluies infinies et tristes et avec elles ces inquiétudes sans raison apparente, comme le son d'un violoncelle dans une large salle, immense, déserte? En fait, tout venait de partout et les signes d'une autre saison semblaient s'accumuler sans que l'on puisse les percevoir autrement, que sous la forme d'un sentiment indéfini, apparu sur le tard, comme si venant d'un monde parallèle, où des émotions différentes, inconnues et occasionnelles s'étaient accumulées, **quelque chose d'autre** s'était montré, une réalité accumulée qui arrive insensiblement, comme une toile d'araignée tissée dans le noir.

Il faisait nuit désormais, une nuit profonde, sereine, inhabituelle et ils se promenaient pensifs, comme d'habitude, sans but précis, comme s'ils voulaient revivre encore les heures de répit, peut-être même le calme des journées d'automne ensoleillé, ces journées paisibles, comme infinies. Il aurait voulu que tout reste comme avant, comme hier ou autrefois peut-être et la pensée même qu'il aurait suffi d'un effort pour conserver intact **le temps heureux**, leur donna une sensation inhabituelle d'espoir mêlé de crainte, l'illusion de l'instant suspendu.

Et tout à coup, dans la rue silencieuse où les vendeurs de bric-à-brac étaient à peine visibles, pareils à des fantômes, ils entendirent tous les deux, au même instant, le bruit aigu, inquiétant, des feuilles emportées par le vent, la triste musique de jazz des jardins déserts, parmi les tables vides et les parasols inutiles, par-dessus les kiosques qui n'abritent plus personne. Et elle se répandait partout, jusqu'au loin, comme l'écho, d'un monde qui était et commençait à ne plus être, se mêlant à la plainte du hasard étranglé, du saxophone, du piano et de la flûte, à leurs pas toujours plus lointains, moins sonores, de silhouettes qui s'éloignent le long d'une rue toujours plus déserte, presque un décor, où il n'y aurait plus bientôt que des feuilles mortes sur le bitume, éparpillées par le vent.

## ÉBAUCHE DE PEINTURE DODÉCAPHONIQUE

Lorsqu'il était arrivé sur la plage, il y a longtemps, si longtemps que l'on ne s'en souvient même plus, il était jeune. Il restait seul, sur sa chaise longue de location, sous son parasol et il fumait des «555», dont il avait entendu parler dans un roman de Marguerite Duras, „*Barrage du Pacifique*“. Il les avait achetées à un matelot, près du Casino. Il ne savait pas que c'était là une cigarette presque imaginaire, qui n'existait peut-être même pas ou qui avait peut-être existé, mais seulement dans «*Barrière contre le Pacifique*». Il avait commencé à écrire sous un soleil torride. Il écrivait et racontait sans but précis; sans rien prévoir, car il ne construisait pas une maison et n'imaginait pas ce qu'elle sera au bout des travaux, il ne décrivait que ce qu'il avait vu une fois, ou ce qu'il voyait à l'instant même, à des endroits, dont il ne savait rien et qu'il ne pouvait même pas identifier. Étaient-ils de ce monde? C'était possible, car il les observait attentivement, ayant une certaine **visibilité** et les gens **de l'intérieur** avaient leur visage et leur nom et leur voix, qu'il entendait, en notant scrupuleusement les propositions entendues ou pour mieux dire, leur écho, perçu, comme un bruit roulant à l'intérieur d'une sphère: une boîte de résonance. Eux, ils s'appelaient Salluste, Suétone, Maurice et elle – Isabelle. Qui étaient-ils? Il n'en savait rien; ou plutôt, il n'en savait que ce que ces gens là, ayant vécu ailleurs, lui permettaient de savoir d'eux-mêmes ou d'imaginer. Il avait peur de pousser son imagination plus loin que les **indications reçues**; une crainte dépourvue de contenu, profonde, abyssale peut-être même, comme si l'idée de pouvoir quitter ce **monde là** et arriver dans cette réalité-ci leur eut ouvert des portes invisibles et lui eut permis de les rencontrer près de lui, près de toi, là.

Il restait ainsi, presque figé d'étonnement à regarder et raconter. Il ne connaissait même pas le nom de cette histoire-là, si histoire il y avait, bien que pourtant, il eut bien voulu le croire. Longtemps après, lorsqu'il ne se rappelait même plus à quelle époque tout cela s'était passé (ou s'il en avait rêvé), il lui donna étrangement un nom d'ailleurs: **«Regina de fabulis»**. *«Qu'est-ce que cela veut dire,»* s'était-il demandé. C'était peut-être la Reine des histoires, la reine des contes de fées. Une princesse inconnue, un cliché peut-être ou une énigme.

Lorsqu'il avait quitté la plage, il était vieux. Ses livres, ceux dont il aurait aimé parler, n'existaient pas ou s'ils existaient, c'étaient différemment de ce qui aurait pu exister une fois et qui n'avait jamais existé. Pourtant, il avait écrit tout le temps: **où étaient-ils en fait?** Et si c'étaient les livres d'un autre, de quelqu'un de ce monde là, qu'il n'avait qu'entrevu une fois, pendant quelques heures, une journée, un temps, dans un «autrefois» tout aussi indistinct que sa vie, que l'autre n'aurait que rêvé et s'en était réveillé.

## «L'ECRIVAIN DE SIGNES»

Ils marchaient au pas, paisiblement, même si pas nécessairement sereins; chacun plongé dans ses pensées, certaines mélangées, d'autres communes. Le soir tombait lentement, mais ils n'avaient même pas observé le crépuscule ou bien peut-être n'étaient-ce même pas si important de l'observer en ce jour semblable à tant d'autres, reconduit en d'autres jours et heures, aussi anonymes; les heures de la pensée rassérénée. Leurs pas, eux-mêmes, s'étaient rapprochés, devenant rythmiques; ils ne les entendaient même pas, mais ils les sentaient s'accorder automatiquement, comme une réunion inhérente d'instruments de musique différents: une sonate recherchée depuis tant d'années, de temps en temps, lorsqu'ils trouvaient du temps pour eux-même. Rarement? Toujours.

Mais comme d'habitude, leurs pas **les emmenaient quelque part**, même si souvent lorsqu'ils n'avaient pas de direction bien précise, il leur avait semblé marcher au hasard. C'est ce qu'ils avaient peut-être imaginé, tandis qu'ils étaient plus jeunes et que tout leur semblait dû au hasard. Mais maintenant, que tant d'événements les avaient submergés, ils commençaient à comprendre, sans pouvoir le dire ne serait-ce qu'à voix basse, que rien n'est hasard. Même si la pensée n'est pas organisée en paroles, ils se laissaient désormais porter par ce qui **paraît**, sans attendre qu'apparaisse à tout instant un message ou un sens. Car même si ils existaient et l'entouraient, venant de toutes parts, le sens ne s'en détachait que bien tard, parfois jamais. Dans ce monde plein de signes, la pensée était impuissante, en fait. Comment pouvait-elle arriver là où personne ne pouvait pénétrer, sauf Celui qui tout organise, qui écrit l'histoire impénétrable de toute vie, où que ce soit, et à quelle époque, ou sous quelle apparence que ce soit?

Tout autour, les instants du crépuscule montaient lentement, incroyablement silencieux, bien qu'avec un petit effort, il aurait pu distinguer une certaine rumeur **des choses de surface**. Différentes

voix, un bruissement de feuilles, un cliquetis de grelots au cou des chevaux des voitures de maître; et parfois, quelque fenêtre claquée avec bruit par une petite brise, trop petite, venant de la mer ou de la forêt. Ils étaient déjà au milieu de la foule, mais une foule paisible, sereine comme eux-mêmes; vivant **des heures de fête sans objet**, comme une sorte de brève communion dans l'arrêt du temps trop rapide, au moins pour un peu, juste pour «reprendre son souffle», et le replacer finalement dans son ordre inconnu.

Ils avançaient tout aussi calmement, avec le même air distrait du passant, sans rien attendre, en prenant les choses telles quelles. Les voici désormais dans l'unique rue marchande de cette station littorale imaginaire; ils étaient dans la Calle Mayor, la Grande Rue, mais où? Au bord de la Méditerranée ou dans les Caraïbes? Quelque part où l'homme blanc était une fois arrivé, un jour, qui n'était peut-être pas un beau jour. Mais les petits magasins, pareils à des boutiques orientales, se suivaient des deux côtés, déversant des milliers de menus objets, souvent inutiles, mesquins ou faits à la va-vite. C'étaient ceux qui l'émouvaient le plus: **les objets tordus**, malheureux, que personne ne regardait, et qu'aucun passant ne soupesait dans la main., même si ces choses avaient aussi comme d'autres, **leur sens**, souvent mieux défini que bien d'autres; mais invisible, peut-être caché à dessein.

«*Il existe une universalité du Bazar*», avait-il pensé, mais il n'avait même pas osé en parler. C'est ce qu'il lui semblait, même si il ne comprenait pas d'où lui venait cette brève proposition, pareille à un coup de guillotine. Il savait pourtant, il ne pouvait pas ne pas le savoir, que dans tous ces aspects extrêmement divers, peut-être occasionnels, le hasard apparent se disperse et que des **nœuds et signes** surgissent de différentes manières imprévues, tels les éclairs d'un phénomène météorologique inconnu. «*Gloria in excelsis*», avait-il dit à voix basse. Elle n'avait rien répliqué, peut-être même ne l'avait-elle pas entendu. Même sa pensée à elle, d'alors, personne ne la connaissait, par ici; mais il y avait eu une pensée, peut-être inconnue.

Ils s'étaient ensuite arrêtés, sans le vouloir ou peut-être sans comprendre. **Leur pas arrêté était une énigme.** Ils avaient côtoyé des milliers de bibelots-souvenirs, des centaines de cartes postales et de toiles naïves, des centaines de «souvenirs» imitations en cuir ou en verroterie, les étals où les vendeurs de barbe à papa faisaient tourner avec virtuosité les nuages roses et blancs de filaments légers, pour en faire des fuseaux de plaisirs exubérants; mais ils s'étaient arrêtés là. Ils se regardèrent un instant l'un l'autre, étonnés. Était-ce inhabituel? Peut-être non, néanmoins leurs pas s'étaient arrêtés; étaient-ils fatigués? C'était finalement un tableau, une scène qui aurait dû être **un tableau vivant**, que rien ne troublait. Mais peut-être y avait-il pourtant quelque chose de troublant, sans que l'on puisse expliquer le secret de cette construction. Il avait pensé un instant aux Crèches de Noël peuplées de figurines colorées en plâtre, qu'il avait autrefois vu à Vienne ou qu'il avait imaginé avoir vues. **L'icône de la Nativité**, instant de mystère, traduit avec la naïveté perçue par ceux qui comprenaient **à leur façon**, en regardant **désormais**.

Mais finalement, ce n'était peut-être qu'une simple impression: rien ne semblait les mettre côte à côte, sauf s'il avait vu, lui, plus loin que l'on ne voyait **là, alors**.

Il y avait là aussi cette simplicité naïve, à laquelle il avait réfléchi. Partout, sur les étagères, sur les deux petites tables, repoussées et qui tenaient presque toute la place, tout un monde de petits animaux, figurines en plâtre, blanches, comme des âmes qui n'ont pas encore de corps, colorées, si peu ressemblantes, comme tout ce qui nous entoure, si intelligible ou antérieur qu'en soit **le moule**. Si ancien, qu'il nous semble dater du **Premier jour**; et peut-être l'est-il. Et au milieu de ce monde bizarre, en guise de Pâtre, – une jeune fille fine, menue, pensive, modestement vêtue, peut-être pauvrement. Ses vêtements, peut-être anciens, un peu élimés aux coutures, étaient pleins de tâches de peinture, situées au hasard, petites tâches, comme des éclaboussures, dues à des instants de lassitude ou d'inattention; des archipels de tâches, poivre et sel, comme si le pinceau avait été brusquement secoué, par une main dépitée; de larges

tâches, sèches comme des traces d'hypothétiques montagnes, bizarre orogénie des instants de repos, une fois que cette **Chose là** fût achevée, le n-ème jour. Et par-dessus la blouse d'ouvrier de boulangerie alchimiste et le pantalon de lin bleu, large, pour permettre les mouvements, peu nombreux, mais compliqués, son tablier tachiste, l'image de la mémoire. Une création du hasard. Athanor, le four de la Genèse; un simulacre, peut-être? Ou une illusion.

La fille était assise sur un tabouret pareil à celui de la roue du potier. Occupée à moudre le temps, elle aussi, comme le potier. Mais il y avait toujours entre ses mains, à elle, une figurine en plâtre dans la main gauche et un pinceau dans la main droite. Tandis que sur la petite table où des figurines inachevées attendaient sagement leur tour, avec des couleurs imparfaites ou partiellement étalées, sans définir le personnage jusqu'au bout, des couvercles retournés, des dizaines de matières premières, pleines de couleur et de mélanges de couleurs.

Elle était triste Les dimanches sont ainsi. Mais la tristesse des personnages qui l'entouraient semblait définitive. Il semblait qu'un charme indéfini les possédait et les rassemblait en une chose imprécise, pareille à un **Monde tordu**, différent du monde connu, où ces être innocents, sans pensée peut-être, ressemblant eux-mêmes aux créatures qui tout en existant, n'ont pas le droit d'avoir notre façon de parler, étaient assis à jamais; et pourquoi? Personne ne pouvait le savoir; en dépit de tout effort, car la permission d'en savoir plus que ce qui nous est montré était si insignifiante, que même une pensée foudroyante, ne pouvait passer outre, même pas autant qu'un chameau par le chas de l'aiguille. Seul demeurait le Signe supposé.

Mais on ne pouvait pas le comprendre non plus, l'on pressentait seulement en toute chose, une atmosphère pesante, un univers clos, presque irréel et peut-être même symbolique. Un monde possible, figé, fait de toutes pièces, de volées de dizaines d'oiseaux différents; de cohortes de petits chats au visage pétrifié par les grimaces les moins intelligibles; de petites et grandes poules et de canards dont les pattes étaient toujours prêtes à marcher, en

commençant un pas jamais terminé dans l'éternité; de petit chiens menus ou un peu plus grands, sages, pensifs, solitaires, abandonnés, perdus ou démis de leurs fonctions, confiées une fois pour toutes, apeurés ou heureux, ne serait-ce qu'un instant – cet instant là, figé, en image de la joie sans début ni fin; de légions de grenouilles écarquillant les yeux; de hérons interminablement perchés sur un pied, de minuscules brebis, modèles réduit, destinés à prendre leur place dans une quelconque salle à manger en des endroits inconnus, ici ou ailleurs, image du destin défini, clair, décidé et impénétrable; terreur et joie à la fois. Ces images lui étaient peut-être passées par la tête ou bien seulement l'idée; ou ces paroles encore inexprimées ainsi, semées comme des graines dans la terre, mortes alors, pour renaître plus tard, sous une autre forme, une autre fois, de cette manière même peut-être. Il avait levé les yeux pour se rendre compte s'il y avait encore une lueur dans le ciel. Il n'y avait que les nuages, blanchâtres, oblongs, effilochés, glissant sur leurs routes inconnues, là-haut, sur voies immatérielles, intangibles de l'air.

Ils s'en étaient éloignés silencieux et troublés, sans peut-être savoir pourquoi. Ils étaient revenus tard, après minuit, gelés; marchant d'un pas rapide dans l'air frais, pressés de revenir à l'hôtel. L'éclairage des rues était opaque, jaunâtre et brumeux; elles étaient presque désertes. De lieu en lieu,, quelque passant attardé. Les magasins endormis se cachaient derrière leurs rideaux de fer. Seule la jeune fille bizarre et son four à mélanger les couleurs encore pas nées, était toujours assise sur son tabouret, devant la table jonchée de couleurs, dans son monde triste, inexplicable, peuple de reinettes rouges, de chatons argentés, de crabes couleur d'acier et de chiots dorés, marquant sur les créatures en plâtre, les couleurs imaginaires, **écrivain des signes**, éternels aussi, comme son monde d'âmes figées dans leur amertume minérale.

## L'ÉTOILE DES MERS

Lorsqu'ils s'étaient rencontrés, autrefois, ils n'avaient pas eu besoin de mots pour comprendre la magie de cet instant là, arrangé en quelque sorte comme une conjoncture des astres, unique dans l'histoire, sans temps mesuré, parmi les mondes infinis. Il ne lui avait rien dit. Il ne lui avait pas demandé ce qu'elle écoutait comme musique, ce qu'elle lisait comme livres et si de sa fenêtre on voyait les arbres dénudés. Il pensait peut-être, qu'il était trop tard pour lui et que de toute façon, ce ne pouvait pas être vrai. L'instant était pourtant venu. C'est ce qui arrive, lorsque l'on prend l'habitude de vivre des nuits solitaires, inutiles, comme si on était perdu dans les bois.

Mais lorsqu'il comprit qu'elle existait et que rien n'était le fruit du hasard; il avait éprouvé un sentiment indéfini, mélange d'enchantement et de crainte; une sensation de surréalité semblable au rêve, suite d'histoires énigmatiques, succession d'épisodes sans lien apparent; sortilège, magie, illusion? Il n'osait même pas y penser.

Pour apprendre quoi? Pouvait-il trouver, en cherchant, l'irréductible principe qui avait rendu possible chacun d'entre eux? et leur construction, peut-être inexplicable, à lui et à elle? Pourtant, leur marche côte à côte, les pas musicaux, le désir d'entendre sa voix ou ne serait-ce que la certitude qu'elle était là, quelque part, tout près, cela il n'aurait pas pu le deviner.

Ils regardaient ensemble la mer, en silence. Il avait vieilli, pensif, ridé. Ils écoutaient attentivement le bruit des vagues qui venaient se perdre dans les sables; quelque chose sera peut-être éclairci, de tout ce qu'il ne comprenait pas. *«Qui es-tu?»* lui demanda-t-elle, en murmurant. *«Je ne suis pas de ce monde»* – dit-il simplement. *«Je ne suis que de passage»*.

# SOMMAIRE

<b>„Un rivage qui ne figure sur aucune carte“</b> .....	3
<b>„Belle qui tient ma vie“</b> .....	7
<b>Deus ex machina</b> .....	10
<b>Poco loco</b> .....	12
<b>Fugit nox</b> .....	14
<b>Voyageurs de l'air</b> .....	16
<b>Canon</b> .....	18
<b>L'apparition du Dieu</b> .....	19
<b>„Ucello“</b> .....	21
<b>Ferry-boat</b> .....	23
<b>Signes sur le sable</b> .....	25
<b>L'Apocalypse selon Anthime</b> .....	27
<b>Selva oscura</b> .....	30
<b>Des mots du dictionnaire</b> .....	32
<b>Temps circulaire</b> .....	34
<b>Le bleu d'une mer imaginaire</b> .....	36
<b>Une fois, une autre fois</b> .....	37
<b>Crepuscule dans l'automne universel</b> .....	38
<b>„Et ils marcheront au dessus des eaux...“</b> .....	40
<b>Le messager</b> .....	42
<b>Perpetuum mobile</b> .....	43
<b>Livre d'heures</b> .....	45
<b>Musique de jazz dans les jardins déserts</b> .....	46
<b>Ébauche de peinture dodécaphonique</b> .....	48
<b>«L'ecrivaine de signes»</b> .....	50
<b>L'étoile des mers</b> .....	55